

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Xavier JOBIN

Nécessité d'une meilleure formation sociale (Suite)

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 193-200

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Nécessité d'une meilleure formation sociale

(Suite.)

Le deuxième élément d'une bonne formation sociale : c'est la vie chrétienne. Il devrait se confondre en quelque sorte avec le précédent, car, logiquement le premier implique celui-ci. Cependant, il n'en est pas toujours ainsi, il arrive parfois de rencontrer des gaillards très ferrés sur les principes, et très oublieux des vertus chrétiennes. Ce sont des phénomènes exceptionnels, confirmant, du reste, la règle. J'en ai connu un. Il appartenait à la basoche et avait été élevé très chrétiennement. Il se nourrissait de la plus pure doctrine ultramontaine, ne se plaisant que dans l'auguste compagnie des Pères de l'Eglise, des de Maistre, des de Bonald, des Louis Veillot dont il faisait ses livres de chevet, avec Paul de Cassagnac. « Je suis catholique jusqu'à la moelle des os », m'a-t-il répété bien souvent. Ce nonobstant, quoique habitant à l'ombre du clocher paroissial, pour avoir fréquenté ses auteurs, le samedi soir, jusqu'à une heure trop avancée de la nuit, il lui arrivait de ne se réveiller le dimanche qu'à la sonnerie de l'*Angelus* de midi ; quant à ses « Pâques », il en trouvait la période trop courte ; c'était un cousin-germain — intellectuel — de Barbey d'Aurevilly. Il est mort très chrétiennement ; que le bon Dieu le réjouisse !

Il va de soi que l'influence sociale de cet homme intelligent et instruit de sa religion, mais auquel la vie intérieure faisait défaut et les pratiques extérieures offraient peu d'intérêt, était nulle, et plutôt nocive.

Il en est d'autres, en revanche, et le nombre en est assez grand, qui, confondant les belles manières et les

bonnes mœurs, subordonnent volontiers les exigences de la morale évangélique à celles du code mondain. On dit d'eux qu'ils ont des mœurs, mais on ajoute en souriant qu'elles sont mauvaises. Cependant, ils vont à la messe, le plus tard possible ; ils mangent maigre les vendredis, vigiles et quatre-temps... quand ils sont seuls à la maison ; et ils font leurs Pâques en temps voulu. A part cela, leurs lectures sont pitoyables, leurs fréquentations bizarres, leurs conversations déplorables, leur vie de famille nulle, leur conception de l'existence frivole — il faut pourtant bien un peu rigoler —, en revanche ils sont d'une énergie, d'une persévérance et d'une force admirables à la chasse de la pièce de cent sous. On n'a évidemment pas de temps à consacrer à une lecture religieuse, sérieuse et instructive, ni à une œuvre d'apostolat chrétien. Y pensez-vous ! Les journées sont déjà trop brèves pour abattre le travail indispensable. Et chaque jour, pourtant, on s'arrange pour retrouver les amis à l'apéritif et au digestif, sacrifiant là sur l'autel de Bacchus ou de Gambrinus, en pure perte, trois fois plus de temps qu'il ne leur est demandé dans leur intérêt propre, aussi bien que dans l'intérêt de la famille et de la société. Entre la « blonde » et le « petit blanc » combien de piliers du trône et de l'autel qui gémissent sur la dureté des temps, les difficultés de la vie, qui dénoncent la perfidie des radicaux, l'hypocrisie des francs-maçons, tout en blaguant pardessus le marché, avec une verve exquise, les quelques pelés et gâteaux qui assomment leurs concitoyens d'articles et de conférences, de discours et de Semaines sociales, pour faire croire à l'obligation de collaborer à la défense et au relèvement de la société chrétienne !

Mentionnons encore la catégorie de « bons types » vivant en marge aussi bien des commandements de Dieu que de ceux de l'Eglise, mais qui n'en sont pas moins classés parmi les défenseurs de la religion parce que,

soit l'intérêt particulier, soit la rancune, soit aussi la simple camaraderie les fait voter, à l'occasion, pour les « bons » candidats. De pareils classements provoquent des confusions regrettables qui ont pour effet de familiariser les gens avec l'idée que, contrairement à l'enseignement de l'Évangile, on peut servir Dieu et Mammon.

« S'il y a, constatait Gratry, dans la simple lecture occasionnelle des Saints Livres, une grande vertu moralisatrice », la fréquentation régulière de l'Évangile l'augmente forcément. Bien plus, cette vertu moralisatrice sera plus que décuplée par le bon exemple d'une existence faite sans doute de prière, de travail, de mortification, de sacrifices, de vie de famille et de vie d'œuvres pies, mais aussi de gaîté, de belle humeur et de contentement.

La cause catholique dépend de la valeur morale de ceux qui la défendent; quelle que soit la place qu'on occupe dans la société, on est exposé aux regards du prochain. De ce fait découle déjà une grave responsabilité. Chacun de nos actes et de nos discours peut entraîner au bien ou inciter au mal. Il est donc très important de veiller étroitement sur sa conduite non seulement pour soi-même mais encore à raison de la répercussion qu'elle peut avoir sur autrui. Pourquoi, en effet, la jeunesse aurait-elle l'obligation de fréquenter les offices paroissiaux et de s'approcher assez souvent des Sacrements si les parents et les magistrats croient pouvoir se priver et des uns et des autres!

Exempla trahunt! Il ne faut pas qu'on puisse reprocher aux apôtres de la réforme sociale de ne pas mettre en pratique ce qu'ils enseignent. Nous savons tous que la question sociale est une question de justice c'est-à-dire de morale, et par conséquent de vie foncièrement chrétienne. Il importe donc essentiellement à la formation sociale de reposer sur le roc des vertus chrétiennes aussi bien que sur celui de la connaissance religieuse.

La nécessité d'une bonne formation chrétienne nous impose en outre de la connaissance de la vérité religieuse et de l'exemple des vertus chrétiennes, le concours direct à l'œuvre fondamentale de propagande, de défense et d'offensive que doit être la presse catholique sous toutes ses formes. Il est banal et triste de constater que la puissance de la presse au triple point de vue du nombre des abonnés et lecteurs, des agences de nouvelles et de la publicité se trouve concentrée à peu près partout — Allemagne et Belgique exceptées — entre les mains de nos adversaires. Il y a toutefois de réjouissants progrès à constater dans notre camp, en Autriche, en Angleterre, en Italie et chez nous ; mais que d'efforts et de sacrifices encore en perspective pour regagner le terrain perdu !

Il faut le reconnaître : malgré les avertissements minutieux du Saint-Siège et le magnifique exemple de désintéressement de quelques intelligences d'élite, nous avons été et nous sommes encore d'une naïveté qui défie non seulement toute comparaison mais encore toute qualification. Il est de toute évidence qu'en soutenant, de leur argent et de leur bienveillance, une presse qui préparait lentement et sûrement l'opinion publique aux plus odieuses mesures de persécution contre l'Eglise et les gens d'Eglise, sous le fallacieux prétexte de la souveraineté de l'Etat, ou des exigences de la raison moderne, les catholiques ont collaboré sottement à réunir les verges avec lesquelles on les fustige ou l'on s'apprête à les fustiger. Observez quelque peu attentivement autour de vous ce qui se passe aux kiosques de nos gares : les journaux catholiques y sont absents. Pourquoi ? Parce que nous ne les réclamons point. Et du moment où, à défaut des journaux de nos amis, nous achetons *quand même* ceux de nos adversaires, ceux-ci qui détiennent la vente seraient bien sots de se procurer nos organes ! Pensons-nous à l'impression que doit produire sur le prochain la vue de

ces journaux malfaisants qui sortent de nos poches ou de nos serviettes, que nous étalons sur la rue ou dans les trains ! Pendant ce temps, la bonne presse végète et s'anémie. Parbleu ! nous sommes les premiers à lui couper les vivres, l'air et le soleil.

A force d'allures ondoyantes et de paroles mielleuses qui recouvrent mal, aux yeux clairvoyants, la perfidie de sentiments profondément anticatholiques, une certaine presse dite conservatrice ou libérale, orthodoxe ou positive simplement, réussit — parce qu'elle arrive un peu plus tôt ou parce que l'on a entendu dire qu'elle était mieux renseignée — à forcer la porte de nos foyers et à créer parmi les nôtres cet état d'esprit singulier qui fait que lorsqu'un conflit surgit entre l'Etat et l'Eglise, c'est à celle-ci qu'ils sont dès l'abord disposés à donner tort. J'admire l'audace de nos ennemis qui parviennent à faire admettre de nos coreligionnaires que, comme dans le récit du fabuliste, c'est le lapin qui a commencé. Mais je demeure confondu de la stupidité de nos amis qui ne pressentent pas les ruines qu'accumulera dans l'âme de leurs enfants la lecture quotidienne de ces calomnieurs de leur foi.

On n'est que trop souvent disposé parmi nous, à rendre nos journalistes responsables de l'insuffisance et de l'infériorité de notre presse. Quelle injustice ! Nos adversaires doivent moins leurs succès au talent de leurs rédacteurs — que nous ne contestons pas, mais celui des nôtres ne leur est pas inférieur quoique célébré moins bruyamment — qu'à l'esprit passionné de solidarité et de propagande qui anime abonnés et lecteurs. Tout en regrettant l'usage qu'ils en font, nous devons envier cette solidarité. Car chez nous, lecteurs et abonnés semblent faire la charité à qui les défend. Et chatouilleux à l'excès quand une expression un peu vive échappe au journal catholique, ils sont en revanche, d'une indulgence inouïe

à l'égard de la feuille qui leur prodigue les outrages et les grossièretés.

Que l'organe catholique commette quelque faute, et on le refuse aussitôt; par contre, le journal hostile profèrera impunément les pires blasphèmes ! Que l'organe catholique émette une théorie, parfaitement licite d'ailleurs, mais qui contredise celle du lecteur, et l'on s'efforcera de le discréditer, tandis qu'on vantera l'intelligence de l'adversaire avec lequel on se sera trouvé d'accord sur une question secondaire.

Au lieu de se servir de son influence pour recommander le champion de la vérité, trop souvent le lecteur catholique en fera profiter le défenseur de l'erreur, pour peu que celui-ci y mette des formes, et enveloppe son poignard empoisonné de versets et de tirades sur la tolérance et l'esprit moderne!

Au lieu de se servir de leur talent et de leur savoir pour apporter par ci par là une précieuse collaboration aux journalistes et procurer précisément à nos organes cette attraction, cet intérêt, cette variété si désirables qui leur font défaut, nos amis bornent leur zèle à des critiques abondantes et désagréables.

Quels services rendus à la cause, quel soulagement apporté aux rédacteurs et quelle satisfaction intime représenterait une pareille collaboration partant de tous les milieux sociaux depuis le prêtre jusqu'à l'ouvrier et à l'agriculteur !

Nos adversaires poussent le zèle et la rage de la collaboration à un tel point qu'ils n'hésitent pas à inventer « des scandales et des faits divers orduriers », à défaut de réels, trop rares. Abandonnons-leur cette peu enviable activité, tout en nous organisant pour la faire rentrer dans les bornes de l'honnêteté toutes les fois qu'elle en sort. Et puisqu'il est établi que le 90 % des lecteurs d'un journal adopte la mentalité de celui-ci, de

même qu'il est avéré que l'extrême variété de renseignements fournit le 90 % des lecteurs, appliquons-nous à collaborer à nos journaux et à les répandre. Que tous ceux qui peuvent se payer un journal — et ils sont légion — se sentent moralement tenus à s'abonner aux nôtres, et que tous ceux qui savent tenir une plume s'en servent donc pour rendre nos organes le plus intéressants possible.

Au lieu d'utiliser les frais de publicité que réclament leurs entreprises à favoriser la mauvaise presse, pourquoi nos industriels et nos commerçants catholiques n'en réservent-ils pas une part plus importante à nos journaux ?

— Ils sont trop peu lus, objecte-t-on, et ils ont trop peu d'annonces !

Comment en pourrait-il être autrement, puisque, à part quelques bazars juifs, dont les braves paysans ne constituent que trop souvent la principale clientèle, nos adversaires se gardent intelligemment d'insérer chez nous et puisque les amis de la bonne presse s'en gardent soigneusement de leur côté ! Que nos amis fassent moins d'insertions chez l'ennemi, davantage chez les amis, et l'équilibre des ressources facilitera l'équilibre de l'influence. C'est le manque de clairvoyance sociale qui explique cette sorte d'esclavage que subissent nos industriels et commerçants catholiques en matière de publicité. « Il ne faut pas mêler la religion et la politique aux affaires », disent nos adversaires en faisant les bons apôtres. Soit ! Mais ils gardent leur argent pour eux, tout en nous soutirant le nôtre, qui sert bel et bien à soutenir leurs entreprises de déchristianisation et de centralisation. Conclusion : nous sommes les dindons de la farce. Ne l'oublions pas : la publicité permet de mieux rétribuer rédacteurs et personnel ouvrier, d'augmenter le format du journal et de le fournir à meilleur compte.

L'entraînement à l'œuvre de la presse sur le terrain

de la propagande de lecture, de la collaboration rédactionnelle et du développement de la publicité est indispensable à une bonne formation sociale.

(*A suivre*).

Xavier JOBIN.

Semaine sociale de Fribourg, Septembre 1910.